

1976

## Les Têtes de pioche (1976-1979)

*Un journal révolutionnaire*

Par Françoise Guénette

*In Ces femmes qui ont bâti Montréal, Éditions du Remue-ménage, 1992 : 441-442.*

«LA VIE PRIVÉE EST POLITIQUE» : ce titre ravageur, qui reprend de façon éclatante l'un des slogans du mouvement des femmes, faisait la une du numéro d'avril 1976 de la revue féministe *Les Têtes de pioche*.

«La vie privée, écrivait Nicole Brossard, c'est la vie du corps qui mange, qui dort, qui coïte, qui défèque, qui sue, qui touche, qui souffle, qui jouit. C'est l'histoire cachée du corps retranché derrière les murs de la maison familiale, de santé ou de réforme. La vie privée, c'est quand on se dispute, qu'on en vient aux coups; qu'on s'est fait violer, qu'on bat ses enfants, qu'on fait l'amour, qu'on étouffe de bonheur, qu'on devient alcoolique, qu'on souffre d'insomnie; qu'on se marie, qu'on accouche, qu'on prépare le dîner, qu'on prend son bain, qu'on assiste à la mort de son père ou de sa mère. C'est l'histoire cachée des femmes. C'est l'histoire que les hommes taisent.»

Le ton est donné. Pendant trois ans, de mars 1976 à juin 1979, *Les Têtes de pioche*, ce «journal des femmes» au sommaire aussi sérieux que provocant, paraît 23 fois. Il prend ainsi la relève de *Québécoises deboutte*, disparu en 1974, et précède de peu la sortie de *Des luttes et des rires de femmes*; un an après sa disparition, naîtra *La Vie en rose*.

Moment fort d'une tradition fragile de presse de combat, *TDP* impose le féminisme radical sur l'échiquier politique du Québec, et force les milieux intellectuels et les groupes de gauche à redéfinir leur position idéologique. «L'importance des *TDP*, écrit Armande Saint-Jean en 1980<sup>1</sup>, a été essentiellement de constituer un collectif de féministes radicales québécoises qui se sont interrogées publiquement sur des sujets qui préoccupent toutes les féministes et nous préoccuperont encore longtemps.»

Ces féministes radicales sont au départ Nicole Brossard, Michèle Jean, Agathe Martin, Éliette Rioux, Martine Ross et France Théoret, réunies dès 1975 dans un *consciousness-raising group* qui donnera naissance au journal. Quatre ans et un conflit idéologique plus tard (les féministes marxistes doivent quitter le collectif), certaines sont parties, d'autres sont arrivées, dont Francine Beauchamp, Madeleine Howard-Egré, Lise Cuillèrier et Armande Saint-Jean.

Une douzaine de femmes, au total, pour proposer à quelque 500 abonnées, neuf fois l'an, huit pages denses, format tabloïd. Le contenu combine des dossiers et des textes d'analyse théorique (le mythe du matriarc-at archaïque et religieux comme cadre de l'enfermement des Québécoises, l'exploitation des travailleuses en usine, la maternité et la survalorisation des souffrances de l'enfantement, la violence faite aux femmes, le sexisme du langage, le Parti

québécois et les femmes, etc.), des témoignages («Comment j'ai fini par sortir de la manufacture», «Un accouchement raté», etc.) et des nouvelles sur le mouvement des femmes d'ici et d'ailleurs («10 000 Italiennes dans les rues de Rome», «Le Centre des femmes de Montréal», etc.).

Armées d'une «optique féministe radicale et d'une grille d'analyse rigoureuse», sans mâcher leurs mots, les rédactrices de *TDP* disent surtout «à toutes les femmes ce que d'autres femmes vivent, pensent, échangent, écrivent, filment, instruisent, tentent, accomplissent et réussissent, à travers des initiatives comme la Librairie des femmes d'ici, les maisons d'édition, la Maison des femmes, le vidéo, les centres d'aide et d'accueil, les fêtes-rencontres, les cours, l'autodéfense, etc.<sup>2</sup>».

C'est en ce sens que *TDP*, qui rayonne pourtant dans toutes les régions du Québec, se révèle une revue bien ancrée dans la vie montréalaise, qu'elle reflète et influence à la fois. Car, à la fin des années 1970, le mouvement des femmes est en pleine effervescence. Mais si les consciences évoluent partout, c'est à Montréal que se produisent la très grande majorité des gestes politiques, des manifestations culturelles et des débats féministes. *TDP* rend visible cette prolifération d'idées et d'action-s, dont elle-même est le produit.

Tenu à bout de bras par une poignée de bénévoles surchargées, subventionné uniquement par ses lectrices, sans moyens financiers ni même de local, sans hiérarchie ni structures, ce «journal féministe révolutionnaire» termine sa course en juin 1976. L'enthousiasme et la curiosité du début ont cédé le pas aux frustrations : le manque de temps, les questions de fond trop vite effleurées, l'infiltration marxiste, la publicité et la distribution inadéquates... La production mensuelle est devenue trop dure pour des femmes physiquement et psychologiquement épuisées.

«Nous avons tenté d'être à la fois un groupe de conscience et un groupe de production. Est-ce possible?» se demande Michèle Jean, dans l'éditorial du dernier numéro. «Nous avons porté, pour le Québec, durant trois ans, le féminisme radical... L'expérience en valait la peine même si elle fut un lourd investissement physique, intellectuel et affectif.»

---

<sup>1</sup> Préface de la collection complète des Têtes de pioche, publiée en 1980 par les Éditions du remue-ménage, Montréal.

<sup>2</sup> *Ibid.*